

Mohammed
HANIF

ATTENTAT
À LA MANGUE

ROMAN

Traduit de l'anglais (Pakistan)
par Bernard Turle

*Traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Le traducteur tient à remercier Nicolas Marsault et Jean-Pierre Rollo pour leur vérification des termes militaires et d'aéronautique.

Titre original :
A Case of Exploding Mangoes

Éditeur original :
Jonathan Cape, Londres

© original : Mohammed Hanif, 2008
ISBN original : 978-0-22408-204-4

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, août 2009

ISBN : 978-2-84893-062-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*Pour Fatima, Razia, Nimra
et Channan*

Prologue

Qui sait, vous m'avez peut-être aperçu à la télé après le crash. Le reportage est bref, les images sont surexposées, les couleurs légèrement passées. Il a été retiré après les deux premiers bulletins parce qu'il avait, apparemment, un impact négatif sur le moral des armées. Bien que ça ne se voie pas dans l'extrait, nous marchons vers *Pak One*, parqué sur le tarmac dans le dos du cameraman. L'appareil encore connecté au groupe de parc et à une pompe hydraulique auxiliaire est entouré par un commando sur le qui-vive, en uniforme de camouflage. Avec son fuselage gris mat quasiment ventre à terre, on dirait une baleine échouée qui se demande comment elle va bien pouvoir retourner à la mer, museau tombant devant l'énormité de la tâche.

La piste se trouve en plein désert de Bahawalpur, à près de mille kilomètres du golfe d'Aden. Rien ne s'interpose entre la fureur blanche du soleil et l'étendue de sable miroitante et sans fin – sauf une douzaine de militaires en uniforme kaki qui s'approchent de l'avion présidentiel.

Dans l'extrait, l'espace d'un éclair, on distingue le visage du général Zia, dernière trace enregistrée d'une personnalité très médiatisée. Ses dents étonnamment blanches étincellent, sa raie au milieu luit au soleil, sa moustache exécute l'habituelle petite danse qu'il réservait aux caméras mais, quand celles-ci se retirent, on a juste le temps de voir son sourire s'estomper. En y regardant de près, on comprend même qu'il est gêné. Il a la démarche d'un homme constipé.

À sa droite, c'est l'ambassadeur des États-Unis au Pakistan, Arnold Raphel, que son début de calvitie lustrée et sa moustache apprêtée pourraient faire passer pour un respectable homme d'affaires du Midwest, néanmoins gay. On le voit donner une chiquenaude à une poussière invisible sur le revers de son blazer bleu marine. Son allure élégante et décontractée dissimule toutefois un esprit diplomatique de haut vol : auteur de notes incisives, il sait rester poli lors des échanges les plus haineux. À la gauche du général Zia, ex-espion et chef de ses services secrets, le général Akhtar, accablé, dirait-on, par le poids de la douzaine de médailles épinglées à sa poitrine, traîne les pieds comme s'il était seul à savoir qu'ils ne devraient pas prendre place dans cet appareil. Il pince les lèvres et, sous l'astre du jour dont la torpeur écrase les environs et les vide de toute couleur, on voit que son teint normalement clair a viré au jaunâtre suintant. Sa notice nécrologique dans les journaux du lendemain le décrira comme « le grand muet, l'un des dix hommes à faire barrière entre le monde libre et l'Armée rouge ».

Lorsqu'ils arrivent sur le tapis rouge au pied de la passerelle de *Pak One*, on me voit avancer. On remarque instantanément que je suis le seul qui sourit. Cependant, lorsque je me mets au garde-à-vous et me dirige à mon tour vers l'appareil, je perds mon sourire. Je sais que je salue un mort en puissance. Mais, quand on est en uniforme, on se met au garde-à-vous. Voilà tout.

Plus tard, les experts légistes de Lockheed rassembleront les pièces de l'avion crashé et simuleront plusieurs scénarios en essayant de percer le mystère de l'accident : comment un C130 en parfait état de marche a-t-il pu tomber en chute libre quatre minutes seulement après le décollage ? Les astrologues, sortant leurs dossiers où figureraient leurs prédictions pour août 1988, mettront sur le compte de Jupiter le crash qui aura tué une brochette des plus hauts gradés de l'armée du Pakistan, sans compter l'ambassadeur des États-Unis. Des intellos de gauche, portant un toast à la disparition d'un dictateur sanguinaire, évoqueront la dialectique historique.

Pour l'heure, cet après-midi-là, l'histoire fait une longue sieste, comme c'est son habitude entre la fin d'une guerre et le début d'une autre. Plus de cent mille soldats soviétiques se préparent à quitter l'Afghanistan après avoir été réduits à manger des tranches de pain tartinées à la cire à godillots : les huiles médaillées qu'on voit dans le reportage sont les vainqueurs incontestés de ce conflit-là. Ils préparent la paix mais, prudence oblige, ils sont venus à Bahawalpur faire leur plein de chars de combat pour organiser la fin de la guerre froide. Ayant terminé leur

besogne du jour, ils prennent l'avion du retour vers la capitale. Ils ont le ventre plein et les mots justes leur manquent : on devine l'impatience d'êtres courtois qui ne veulent pas blesser leurs pairs. Il faudra quelque temps avant que l'opinion ose murmurer : « Ne voyez-vous pas ces images ? Regardez comme ils avancent, à pas lents, comme à reculons : n'importe qui peut voir qu'ils étaient poussés vers cet avion par la main invisible de la mort. »

Les familles des généraux recevront chacune les indemnités qui leur sont dues et un cercueil recouvert d'un drapeau du Pakistan, avec consigne expresse de ne pas l'ouvrir. Les familles des pilotes seront, elles, arrêtées et enfermées pendant plusieurs jours dans des cellules aux plafonds éclaboussés de sang, avant d'être finalement relâchées. Le corps de l'ambassadeur des États-Unis sera envoyé au cimetière d'Arlington et sa pierre tombale ornée d'un cliché presque élégant. On ne pratiquera aucune autopsie, les pistes des enquêteurs ne mèneront nulle part, les recherches seront bloquées, on étouffera des affaires pour en étouffer d'autres. Certes, des dictateurs du tiers-monde se font constamment exploser la cervelle dans des circonstances inexplicables mais, quand « l'étoile la plus brillante du service diplomatique » américain (ainsi qu'on décrira Arnold Raphel lors de la cérémonie funèbre à Arlington) se casse la pipe en compagnie de huit généraux pakistanais, ne serait-on pas en droit de s'attendre à ce que quelqu'un morde la poussière ? *Vanity Fair* commandera un papier d'investigation, le *New York Times* publiera deux éditoriaux sur le sujet, les rejets

des défunts se pourvoient en justice – pour accepter en fin de compte de lucratifs postes ministériels. D’aucuns diront que jamais dans l’histoire de l’aviation on n’a étouffé plus grosse affaire depuis la précédente plus grosse affaire qu’on a étouffée.

On ignorera totalement le seul témoin de cette petite mise en jambes télévisée, le seul qui en soit revenu.

Si vous n’avez pas vu le reportage, vous m’aurez manqué – à l’instar de l’Histoire avec un grand H, qui m’a totalement occulté. C’est moi qui en suis revenu, qui ai échappé au crash.

Parmi les décombres éparpillés dans le sable, on n’a pas trouvé, comme l’a prétendu l’armée pakistanaise, des martyrs aux visages sereins, des cadavres légèrement amochés, un peu défigurés et plus tout à fait assez photogéniques pour être filmés et montrés à leurs familles. Non, on a trouvé des *restes*. Des lambeaux humains projetés sur les morceaux disloqués de l’avion, des ossements calcinés collés sur des plaques de métal, des membres coupés, des visages fondus, réduits à l’état de pièces de bœuf rosâtres. Personne ne saurait affirmer que le cercueil enterré au cimetière d’Arlington ne contenait pas des morceaux du général Zia et que l’amas reconstitué qui repose dans la mosquée de Shah Faisal à Islamabad ne provient pas des rebus de l’étoile la plus brillante du State Department. Ce qui est sûr, c’est que ma dépouille ne se trouve dans aucun de ces deux cercueils.

Eh oui, je suis le seul rescapé.

Le nom de Shigri ne figure pas dans les rapports, les

enquêteurs du FBI m'ont ignoré et je n'ai jamais dû, aveuglé par une ampoule nue, exposer les circonstances expliquant ma présence ce jour-là sur la base de Bahawalpur. Je ne suis même pas cité dans les fables inventées pour étouffer la vérité. Les partisans de la théorie de la conspiration sont divisés : pour certains un objet non identifié aurait heurté l'avion présidentiel, pour d'autres des témoins affolés auraient vu des missiles sol-air tirés du dos d'un âne solitaire. Mais, quoi qu'il en soit, ils n'ont pas pris la peine de fabriquer des histoires sur le jeune gars en uniforme qui, dans le reportage, une main sur le fourreau de son sabre, fait un pas en avant, se met au garde-à-vous, sourit et disparaît de l'image. De tous ceux qui sont montés à bord, je suis donc le seul à avoir survécu.

On m'a même ramené chez moi aux frais de la princesse.

Si vous avez vu le reportage, vous vous serez peut-être demandé ce que ce garçon au faciès de montagnard faisait dans le désert, pourquoi il fricotait avec des généraux quatre étoiles, pourquoi il souriait. La raison en est simple : j'avais déjà écopé de mon châtement. Comme Obaid l'aurait dit, il y a une certaine poésie à commettre un meurtre une fois la peine purgée. La poésie me laisse froid mais je dois avouer qu'être châtié pour un crime qu'on n'a pas encore commis n'est pas exempt de lyrisme. Aux coupables le crime, aux innocents le châtement : tel est le monde dans lequel nous vivons.

Mon châtement a débuté un matin plus de trois mois avant le crash, à l'heure où, réveillé par le clairon, sans

encore ouvrir les yeux, j'ai tendu le bras pour faire tomber la couverture d'Obaid : habitude prise au fil des quatre années de cohabitation dans notre chambrée. C'était la seule façon de le réveiller. Ma main caressa un plumard vide. Je me frottai les yeux. Obaid avait fait son lit au carré, drap blanc empesé replié sur la couverture en laine grise – ça m'a d'ailleurs fait penser, allez savoir pourquoi, à une veuve hindoue poivre et sel en sari blanc.

Obaid avait disparu et ces salauds me soupçonneraient forcément. Au trou, m'sieur Shigri, au trou.

On peut accuser nos guignols en uniforme de tous les défauts du monde mais pas de celui de manquer d'imagination.

F ormulaire PD 4059

Enregistrement des absences sans permission
ou disparitions sans justification

APPENDICE 1 : déclaration du sous-officier aspirant Ali Shigri, Pak n° 898245.

SUJET : enquête sur les circonstances de la disparition du cadet Obaid-ul-llah.

LIEU OÙ A ÉTÉ EFFECTUÉ L'ENREGISTREMENT DE LA DÉCLARATION : cellule n° 2, salle de garde, caserne des cadets, Académie de l'armée de l'air pakistanaise.

Je, soussigné sous-officier aspirant Ali Shigri, fils de feu le colonel Quli Shigri, affirme et déclare solennellement par la présente qu'au réveil, le matin du 31 mai 1988, j'étais de bureau. Je suis arrivé à 6 h 30 précises pour l'inspection de tenue de l'escadron Fureur. En inspectant

la deuxième rangée, je me suis aperçu que la ceinture de mon sabre était lâche. J'ai essayé de la resserrer. Elle m'est restée dans la main. Criant au cadet Atiq d'assurer la relève, j'ai ordonné à l'escadron de marquer le pas et j'ai couru à ma chambrée pour la remplacer. Je n'ai pas trouvé ma ceinture de rechange dans mon armoire. Celle du cadet Obaid était ouverte. Sa ceinture se trouvait où elle était censée être, sur la première étagère, dans l'angle droit, derrière sa casquette à visière à galons dorés. J'étais pressé ; je n'ai rien remarqué dans ses affaires qui fût contraire au règlement. Mais j'ai noté que le poème n'était plus punaisé à l'intérieur de la porte de son armoire. Je ne m'intéresse guère à la poésie mais Obaid était mon compagnon de chambrée, et je savais que, tous les mois, il aimait punaiser un nouveau poème sur la porte de son armoire ; il le retirait avant l'inspection hebdomadaire. Comme le règlement intérieur de l'Académie reste muet concernant la question de l'affichage de poésies sur les portes des armoires des chambrées, je n'avais jamais rapporté le fait. À 6 h 43, je découvris que l'escadron s'était mis en posture indienne. J'ordonnai immédiatement aux hommes de se lever et de se mettre au garde-à-vous ; je rappelai au cadet Atiq que la posture indienne n'était pas un châtiment réglementaire et que, en qualité de chef d'escadron, il était censé le savoir. Plus tard, je recommandai qu'on donne au cadet Atiq un galon rouge ; une copie de la requête pourra être ajoutée en appendice au présent appendice.

Je n'avais pas le temps de faire l'appel car il ne nous

restait que dix-sept minutes avant d'aller prendre place sur l'esplanade. Au lieu de faire marcher l'escadron Fureur jusqu'au mess, j'ai ordonné à mes hommes de s'y rendre au pas de course. Comme je portais mon sabre pour la répétition de parade muette, je n'étais pas censé avancer au pas de course mais j'ai tout de même couru avec le dernier rang, en tenant mon sabre à vingt centimètres de distance. Nous apercevant de sa Yamaha, l'officier adjoint ralentit lorsqu'il nous dépassa. J'ordonnai à l'escadron de le saluer, mais l'OA ne répondit pas à notre salut ; il fit une plaisanterie concernant un sabre à deux jambes. La plaisanterie ne peut être reprise dans cette déclaration mais je la mentionne puisque des doutes ont été émis pendant les interrogatoires auxquels on m'a soumis quant à ma présence effective auprès de mon escadron à ce moment précis.

J'ai accordé à l'escadron Fureur quatre minutes pour le petit déjeuner et me suis assis sur les marches de la cantine. Pendant ce temps, au repos, je repassai mentalement les ordres de la manœuvre du jour. C'était un exercice que le lieutenant Bannon, notre instructeur en détachement de Fort Bragg, m'avait appris. Bien que cette parade muette ne comporte pas d'ordres verbaux, le chef doit donner chaque ordre de sa voix intérieure, pour ainsi dire, à force 5. Bien sûr, même le gars le plus près de lui ne doit rien entendre. Je répétais ma cadence silencieuse quand l'escadron ressortit du réfectoire et se mit en rang devant moi. Je fis vite une inspection de tenue et attrapai un bizut avec une tranche de pain dans la poche

de sa chemise. Je la lui fourrai dans la bouche, lui ordonnai de passer au premier rang et de donner le rythme à l'escadron jusqu'à l'esplanade.

Je transmis le commandement au sergent du jour, qui fit marcher les gars jusqu'à l'armurerie, où ils prirent leurs fusils. Ce n'est qu'après la récitation du Coran et l'hymne national, lorsque l'escadron de parade muette se scinda en deux, que le sergent du jour vint me demander pourquoi le cadet Obaid ne s'était pas présenté. Il était censé être chef de file de la répétition. Je fus surpris car je croyais depuis le début qu'il était dans l'escadron dont je venais de transférer le commandement au sergent.

« Est-il à l'infirmerie ? »

– Non, sergent, ou, s'il l'est, je ne suis pas au courant.

– Qui est censé le savoir alors ? »

Je haussai les épaules. Le sergent n'eut pas le loisir de poursuivre cet échange car le lieutenant Bannon annonça alors que l'obligation de silence prenait effet instantanément. Je dois préciser ici que, pour la plupart, nos sergents n'apprécient pas à leur juste valeur les efforts fournis par le lieutenant Bannon en vue de la création d'un escadron pakistanais de parade muette. Ils n'aiment pas ses techniques. Ils ne comprennent pas que rien n'impressionne davantage les civils qu'une parade muette et que nous avons beaucoup à apprendre de l'expérience que le lieutenant Bannon a acquise comme instructeur-chef à Fort Bragg.

Après la répétition, je me suis rendu à l'infirmerie pour vérifier si le cadet Obaid s'était fait porter malade. Je ne

l'y ai pas trouvé. En sortant de l'infirmerie, j'ai vu le bizut de mon escadron assis dans la salle d'attente, des morceaux de pain grillé vomis sur sa chemise d'uniforme. Il se leva pour me saluer mais je lui dis de rester assis et de ne pas aggraver son cas.

Comme le cours d'affirmation du caractère avait déjà commencé, au lieu de me rendre à la salle de cours, je suis retourné à notre chambrée. J'ai demandé à notre blanchisseur, le Vieil Empois, de réparer ma ceinture, et je me suis reposé pendant un moment sur mon lit. J'ai également fouillé celui d'Obaid, son chevet et son armoire dans l'espoir de découvrir des indices sur sa disparition. Je n'ai rien remarqué d'anormal. Depuis son tout premier trimestre à l'Académie militaire, le cadet Obaid a toujours remporté le concours inter-escadrons de rangement d'armoire et tout était rangé selon les instructions du *Manuel de rangement de l'armoire de chambrée*.

J'ai assisté à tous les autres cours de la journée. Je suis marqué présent dans tous. En études régionales, le sujet était le Tadjikistan et la résurgence de l'islam. En études islamiques, notre professeur Maulana Hidayatullah nous a imposé de faire notre autocritique: en effet, il s'est emporté contre nous, parce que, en entrant dans la salle de classe, plusieurs cadets chantaient une version osée d'une chanson de mariage traditionnelle.

L'après-midi, pendant la seconde répétition de parade muette, on m'a fait convoquer au bureau de l'OA. On m'a ordonné de m'y présenter au pas de course, ce que j'ai fait; j'étais en uniforme.

L'OA m'a demandé pourquoi je n'avais pas signalé l'absence du cadet Obaid lors de l'inspection de tenue.

J'ai répondu que ce n'était pas moi qui avais fait l'appel.

Il m'a demandé si je savais où il était.

J'ai répondu que je l'ignorais.

Il m'a demandé où j'avais disparu après être passé à l'infirmerie, pendant le cours d'affirmation du caractère.

Je lui ai dit la vérité.

Il m'a demandé de me présenter à la salle de garde.

Quand j'y suis arrivé, d'un geste, le cadet en faction m'a indiqué la cellule.

Quand je lui ai demandé si j'allais être mis au trou, il a ri et a fait une plaisanterie sur les trous dans le matelas de la cellule. Il m'est impossible de répéter sa plaisanterie dans cette déclaration.

L'OA est arrivé une demi-heure plus tard et m'a informé que j'étais mis aux arrêts ; il a ajouté qu'il voulait me poser des questions sur la disparition du cadet Obaid. Il m'a averti que, si je n'avouais pas la vérité, il me transmettrait aux services de renseignement inter-armées, l'Inter-Services Intelligence. Il a ajouté que l'ISI me pendrait par les testicules.

Je l'ai assuré de mon entière coopération. Il m'a interrogé pendant une heure quarante minutes sur les activités d'Obaid et sur notre amitié ; il m'a demandé si j'avais remarqué quoi que ce soit de spécial dans son comportement pendant ce qu'il appela « les derniers jours avant sa disparition ».

Je lui ai raconté tout ce que je savais. À la fin de la

session de questions-réponses, il est sorti de la cellule ; au bout de cinq minutes, il est revenu avec des feuilles de papier et un stylo ; il m'a demandé de préciser noir sur blanc tout ce qui était arrivé au cours de la matinée et de décrire en détail où et quand j'avais vu le cadet Obaid la dernière fois.

Avant de sortir de la cellule, il m'a demandé si j'avais des questions. Je lui ai demandé si je pourrais assister à la répétition de la parade muette que nous préparions pour l'inspection annuelle de notre bien-aimé Président. Je lui ai aussi demandé d'informer le lieutenant Bannon qu'en cellule il me serait impossible de continuer de peaufiner ma cadence silencieuse.

L'OA a alors fait une plaisanterie concernant deux marines et un pain de savon dans une salle de douches de Fort Bragg. Je n'ai pas jugé opportun de rire.

Je déclare solennellement avoir vu pour la dernière fois le cadet Obaid allongé sur son lit, en train de lire un recueil de poésie anglaise, le soir, la veille de sa disparition. Le recueil avait une couverture rouge sur laquelle était imprimé ce qui ressemblait à la très longue ombre portée d'un homme. J'ai oublié le nom de l'ouvrage. Après l'extinction des feux, je l'entendis chantonner doucement une vieille rengaine indienne. Je lui demandai de se taire. La dernière chose dont je me souviens avant de m'endormir, c'est qu'il la fredonnait encore.

Le matin, je ne l'ai pas vu et j'ai décrit en détail mes activités de la journée dans cette déclaration, en présence du chef d'escadron soussigné.

En conclusion, je déclare que, dans les jours précédant la disparition du cadet Obaid sans raison plausible, je n'ai rien remarqué d'inhabituel dans sa conduite. Trois jours seulement avant de disparaître, il avait reçu son quatrième galon vert pour sa participation aux activités littéraires postprandiales (ALP). Il avait l'intention de m'emmener pendant le week-end manger une glace et aller au cinéma voir *Quand les aigles attaquent*. S'il avait en réalité l'intention de s'absenter sans justification, il ne m'en a pas fait part ni, à ma connaissance, à quiconque d'autre.

Je souhaite affirmer en toute humilité que ma mise aux arrêts me semble inutile et je me permets par ailleurs de demander que, si l'on ne peut m'autoriser à retourner à ma chambrée, qu'on m'autorise au moins à conserver le commandement de mon escadron de parade muette puisque « les batailles de demain se gagnent dans les manœuvres d'aujourd'hui ».

DÉCLARATION RÉDIGÉE EN PRÉSENCE DE ET SIGNÉE PAR :
chef d'escadron Karimullah, officier adjoint, Académie
des forces armées du Pakistan.